

furent trembler la mince perche ; aucune ne toucha l'oiseau.

Vint enfin le tour d'Henri ; la foule suivit ses mouvements avec une vive attention, car il jurait de par le ciel et l'enfer qu'il ne manquerait pas l'oiseau, mais bien l'abatrait réduit en pièces. Il tend son arc, vise d'une main ferme, lâche sa flèche... mais en vain ; elle vola, en sifflant, dans les airs, et alla retomber, quelque instants après, à une assez grande distance.

Le rouge de la honte lui monta au front, et ce fut avec un dépit mal contenu qu'il accueillit les plaisanteries de ses camarades.

« Henri, dit Pierre en riant, c'est à vos dépens que vous aurez commandé les tonnes de bière d'orge : mais je vous en tiens quitte, si je ne brise pas la tête de l'orgueilleuse bête ! »

En même temps, le paysan posa sa flèche sur la corde, éleva l'arc, et un instant après la tête de l'oiseau tombait sur le sol avec l'arme qui l'avait frappée.

« L'oiseau vous reste, essayez encore une fois, dit Pierre en raillant Henri ; car cette fois j'en veux à toute sa carcasse. »

Les flèches se succédaient dans l'espace ; tantôt c'était la queue, tantôt une aile de l'oiseau qui arrivaient à terre, et lorsqu'arriva le tour d'Henri, il ne restait plus au bout de la perche qu'une petite masse ronde ; emporté par son impétuosité aveugle, il manqua de nouveau le but.

« L'oiseau reste donc pour moi ! » s'écria Pierre d'un air narquois. Mais avant qu'il eût tendu son arc, l'oiseau tombait. Henri, emporté par la passion, s'était hâté de retirer une seconde flèche de son carquois et l'avait lancée dans les airs. Cependant, ce second coup, tiré en dépit de toutes les lois qui régissent les guildes, avait soulevé un vif mécontentement parmi les paysans. Celui qui avait troublé l'ordre fut violemment écarté de la perche, et quelques-uns même le menacèrent du poing.

« Damnation ! » murmura Henri, et il se répandit en invectives furieuses contre ses adversaires.

Le corps brisé de l'oiseau fut hissé de rechef sur la perche, et bientôt après le tir fut repris régulièrement.

« Henri, il ne me faut pas deux coups pour être roi, » s'écria d'un ton railleur l'imprudent Pierre.

Il éleva son arc, abaissa la corde jusqu'à ce qu'elle affectât la forme d'un cercle, la laissa ensuite échapper de ses doigts avec rapidité et justesse, de telle sorte que la masse informe descendit en mille pièces avec la flèche brisée.

La foule fit entendre de bruyants hourras ; les tambours battirent une marche triomphale, les banderoles et les drapeaux furent agités dans les airs, et les insignes de la royauté

furent attachés sur la poitrine de Pierre.

Henri sentait sa poitrine battre avec violence ; le rouge de la honte et de la colère colorait son front ; il suivit d'un air farouche et en chancelant le cortège qui s'éloignait lentement.

III.

Le soir était tombé ; le village était enveloppé du sombre manteau de la nuit, et cependant l'agitation et le bruit de la fête n'avaient pas cessé. Les pâles rayons que la nuit lançait de temps en temps à travers les nuages laissaient apercevoir différents groupes qui erraient par les rues comme des ombres nocturnes, sortaient des cabarets trop pleins ou entraient ensemble dans une salle où une musique vive et sautillante invitait à la danse.

Dans le cabaret qui servait de lieu de réunion à la gilde de Saint-Sébastien, l'entrain était toujours le même, et les alentours retentissaient de cris sauvages et de chants joyeux.

Les verres résonnaient en s'entrechoquant ou tombaient en pièce avec joyeuse expansion ; les paysans s'offraient les uns aux autres les cruches pleines, que l'on vidait jusqu'au fond et que l'on remplissaient sans cesse dans de grands cuveaux contenant de la bière.

A leur démarche chancelante, au bégayement de leur voix et aux propos insensés ou sans suite, on pouvait s'apercevoir que quelques-uns s'étaient par trop laissés égayer par la boisson, et qu'ils avaient usé outre mesure de la bière d'orge, qui était versée à discrétion à la ronde, car la gilde régalaient pour fêter l'inauguration de son nouveau roi, et les paysans pouvaient ainsi satisfaire leur glotonnerie sans qu'il en coûtât à leur avarice.

—:o:—

LE JOUEUR PHILANTHROPE.

On était au moment du congrès de Vienne, où les quatre principaux gouvernements de l'Europe étaient venus discuter une des questions les plus graves qui aient agité notre époque. Jamais la capitale de l'Autriche n'avait été aussi brillante ni aussi animée. Des divertissements de toute sorte se succédaient comme par enchantement ; on ne voyait plus que bals, spectacles, illuminations, courses, chasses, enfin tout ce que l'imagination peut créer dans un but de plaisir et de réjouissance.

Un jour les Lois de Tschœnbron étaient sillonnées de nombreux cavaliers, accourus pour prendre part ou pour assister en témoins à une chasse à courre donnée par l'empereur. Au nombre des invités se

trouvait un Anglais connu par son immense fortune, ses excentricités et sa passion pour le jeu. Plusieurs fois déjà, sir Richard Haight—c'était son nom—avait remarqué près de lui un jeune homme d'une mine élégante, montant une bête magnifique, et cherchant, selon toute apparence, à attirer son attention. Lassé, enfin, de cette sorte de poursuite et désireux de satisfaire sa curiosité, sir Richard tourne la tête de son cheval vers l'étranger. Aussitôt celui-ci s'avance, et, d'un air embarrassé :

—Monsieur, dit-il, j'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer.

—En effet, répond l'Anglais, votre physionomie ne m'est pas inconnue ; mais votre nom m'est entièrement sorti de la mémoire.

—Je ne pense pas que vous l'ayez jamais su. Je ne vous ai vu que dans des endroits publics, et entre autres à l'hôtel d'Angleterre à Moscou. Notre connaissance se bornant là, ma démarche vous paraît sans doute étrange et sans gêne ; mais votre cœur m'excusera, je l'espère, lorsque vous m'aurez entendu.

—Si je puis faire quelque chose pour vous, parlez, dit Haight avec une affabilité qui révélait l'intérêt que lui inspirait son interlocuteur.

—Monsieur, je viens vous demander ma liberté.

—A moi ?

—A vous-même.

—Vous vous méprenez, monsieur. Je suis Anglais et sans aucune espèce d'influence : je ne m'occupe que de jeu.

—Précisément, c'est là tout mon espoir. Si je vous disais que vous pouvez arracher un malheureux à la plus vile des conditions... effacer de son front ce sceau qui le relègue au dernier rang de la société, que diriez-vous ?

—Vous m'étonnez, monsieur, dit sir Richard. Je ne vois pas le rapport qui peut exister entre ce dont vous me parlez et votre position.

—Ma position ! s'écrie l'étranger d'un ton d'amertume. Pour les sentiments et l'éducation, peut-être ; mais c'est ma naissance... car, puisqu'il faut vous le dire, je suis sujet russe et serf. Mon nom est Neston Chlestakoff : je suis la propriété du prince Osinanzoff.

—Une émotion visible succédant à la surprise, sir Richard tend affectueusement la main à Neston, en lui disant :

—Monsieur, je désire vivement faire autre chose que de vous plaindre. En quoi puis-je vous être utile ? Mais je crois que nous causerons plus à notre aise en nous éloignant un peu, car je vous dirai que le prince est ici, et il ne doit même pas être loin de nous, j'aperçois la livrée de sa maison.

La proposition acceptée, les deux